

Denis appuya son épaule contre la porte et donna un coup violent.

Nous savons déjà que, dans la journée, Roncevaux avait remplacé avec de la cire les vis et les écrous des verrous et de la serrure de la chambre de Van Goët.

Les uns et les autres n'opposèrent donc aucune résistance sérieuse et les bandits firent irruption dans la chambre.

Van Goët dormait, mais d'un sommeil léger, comme l'est celui de la plupart des gens qui conservent habituellement chez eux des valeurs immenses.

Au premier bruit, il se réveilla, se dressa sur son séant, et il regarda avec des yeux effarés du côté d'où venait ce bruit. Qu'on juge de sa surprise et de sa terreur lorsqu'il vit cinq hommes ou plutôt cinq démons armés jusqu'aux dents, et qui, le poignard levé, se précipitaient vers lui.

Du premier coup d'œil Denis avait aperçu sur la table de nuit, auprès du lit, la petite cassette qui semblait si lourde et le portefeuille de cuir noir. A côté, se trouvaient un grand stylet asiatique, du plus beau travail et une paire de pistolets magnifiquement montés en or.

Par un mouvement aussi rapide que la pensée, Van Goët saisit ces pistolets, les dirigea vers Denis qui marchait en tête, et fit feu des deux coups en criant :—A moi !... à moi !... au secours !...

Dans sa précipitation à faire feu, le juif n'avait visé qu'à peine. Cependant l'une de ces balles ne passa qu'à quelques lignes du front du lieutenant et l'autre lui effleura l'épaule, lui faisant une blessure sans gravité.

Mais Denis, qui s'était senti touché, éprouvait une douleur assez vive, et surtout une violente colère.

Il se précipita sur Van Goët, et avant que ce dernier eût le temps de lâcher ses pistolets déchargés et de saisir son stylet, il le frappa de deux coups de poignard qui l'étendirent sur le lit sans connaissance et baigné dans son sang.

Puis, s'emparant de la cassette et du portefeuille, il cria à ses hommes :

—Il n'y a plus rien à faire ici !... courons à la barque.

Les quelques secondes pendant lesquelles s'était accompli ce qui précède avait suffi à Fritz et à Lustmann pour s'emparer des deux commis, les garrotter et les bâillonner.

—Que faut-il en faire ?—demanda Fritz.

—Laissez-les où ils sont,—répliqua vivement Denis,—et venez... il n'y a pas un instant à perdre !...

Les cinq hommes s'élançèrent dans le corridor, descendirent l'escalier et retrouvèrent Hermann au rez-de-chaussée.

Les laquais et les rumeurs, enfermés dans leurs chambres et éveillés par les coups de feu, commençaient à s'agiter, à appeler à l'aide et à faire mine d'enfoncer les portes.

Au moment où Denis venait de quitter la chambre du juif avec ses dignes acolytes, Van Goët, dont les blessures, quoique profondes, n'étaient pas mortelles, avait trouvé la force de se soulever de son lit et de se traîner jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le Rhin, d'ouvrir cette fenêtre, et là, à demi étendu sur le sol et se soutenant d'une main aux balustres du balcon, il criait d'une voix éteinte, et cependant distincte encore :—On assassine ici !... Au secours !... au secours !

Les laquais et les rumeurs, restés en faction sur le bateau, entendirent ces cris, reconnurent la voix de leur maître, et ils s'apprêtaient à accourir à terre, quand la petite troupe des chevaliers du poignard déboucha derrière la maison et s'approcha impétueusement de la barque, dans des intentions évidemment hostiles.

Rumeurs et laquais le comprirent si bien, qu'au lieu de s'élancer sur la rive, ainsi qu'ils en avaient le projet d'abord, ils coupèrent en toute hâte les amarres, et, d'un vigoureux coup de gaffe, mirent au moins vingt pieds d'intervalle entre le bateau et la rive.

En même temps, les laquais avaient armé leurs mousquets, et ils faisaient sur les assaillants une décharge qui n'atteignit personne. Les bandits ripostèrent avec leurs pistolets, et deux des laquais, frappés mortellement, roulèrent de la barque dans le fleuve.

Mais c'était de la poudre brûlée et du sang versé inutilement. Denis et ses hommes comprenaient bien qu'il fallait se contenter de la prise de la cassette et du portefeuille, sans chercher à pousser plus avant une entreprise désormais sans résultats possibles. Pour entreprendre de poursuivre la grande barque qui s'éloignait rapidement, il aurait fallu avoir à sa disposition des ailes, ou tout au moins des canots, et nous savons que les bandits n'avaient ni l'un ni l'autre.

D'ailleurs, les décharges successives venaient bien certainement de donner l'alarme à une grande distance, et sans aucun doute, d'ici à fort peu d'instant, toutes les populations avoisinantes allaient accourir.

—Rejoignons les chevaux !—cria Denis, qui portait toujours la cassette et le portefeuille et ne voulait les confier à personne avant d'en avoir vérifié le contenu.

Au bout de cinq minutes, tout le monde était en selle.

Fritz, seul, tenait en main un cheval qui n'avait pas de cavalier.

—Ah !—murmura Denis avec l'apparence de la surprise,—le major manque toujours ?...

—A ce qu'il paraît,—répliqua Roncevaux.

—Nous ne pouvons partir sans lui,—reprit Denis.

—Comment donc faire ?—demanda Roncevaux.

—Il faut l'attendre.

—L'attendre !... mais, lieutenant, dans un quart d'heure il ne fera pas bon pour nous ici, savez-vous ?...

—Je ne le sais que trop, pardieu !... mais je sais aussi que de bons soldats n'abandonnent jamais leur capitaine....

—Sans doute, je comprends, mais si c'est leur capitaine qui les abandonne ?

—Oh ! alors, c'est différent....

Roncevaux fit une sorte de porte-voix avec ses deux mains.

—Major !... cria-t-il d'une voix retentissante comme le tonnerre—hé ! major !...

L'écho de la nuit répéta cet appel que le comte recommença trois fois.

Mais aucune voix humaine ne répondit :—Me voici !

—Vous voyez, lieutenant,—dit alors Roncevaux,—si le major était à une distance raisonnable, il entendrait certainement ma voix.... donc, ce n'est pas nous qui l'abandonnons, c'est lui qui se sépare de nous....

Denis hocha la tête d'un air peu convaincu de la parfaite justesse de ce raisonnement.

Roncevaux reprit :

—Tenez, lieutenant, voulez-vous que je vous dise mon idée ?...

—Oui.

—Eh bien, je crois que le major, en continuant sa promenade sur le bord de l'eau, après que vous l'avez eu quitté, aurait fait quelque faux pas et sera tombé dans le Rhin.... Bref, je parierais cent contre un qu'il est, en ce moment, parfaitement noyé.... Qu'en pensez-vous, lieutenant ?

Denis tressaillit malgré lui.

VI. — CAPITAINE.

Ce tressaillement, quelque bien déguisé qu'il fût, n'échappa point au regard d'aigle du bandit.

Il fit avancer son cheval si près de la monture de Denis, que les jambes des deux cavaliers se touchaient, et il dit d'une voix très-basse, et cependant mordante :

—Bien joué, sur ma parole ! N'oubliez pas, CAPITAINE, que vous m'avez promis de me choisir pour lieutenant.

Denis comprit qu'il était deviné.

—LIEUTENANT Roncevaux,—répliqua-t-il,—ce que j'ai promis, je tiens toujours.

—A la bonne heure !—murmura Roncevaux.

Et une furtive poignée de mains cimentait entre ces deux hommes le pacte qui venait d'être conclu.

Tout ceci s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis pour les raconter. Soudain, on vit briller des torches et on entendit pousser des cris de ralliement dans la direction de l'auberge du *Faucon blanc*. Evidemment, la poursuite commençait à s'organiser.

—Au galop !—cria Denis,—au galop !

Les bandits rendirent la main à leurs chevaux qui semblèrent comprendre le danger et partirent ventre à terre.

Au bout de moins de quatre heures, la rapide cavalcade s'arrêtait haletante au pied de la montagne sur laquelle s'élevait le château de Falkenhorst.

Quelques instants plus tard, les chevaliers du poignard étaient en sûreté dans les souterrains.

La première occupation du lieutenant et de sa bande, on le comprend, fut de procéder à l'inventaire de ce que contenait le coffret et le portefeuille. Le coffret était en acier, orné à chaque angle de figurines en argent massif.

Il était indispensable, pour mettre à jour la serrure, de faire jouer d'abord un ressort si parfaitement caché qu'il fut impossible à Denis de le découvrir.

En conséquence, après une longue et infructueuse recherche, et malgré le regret qu'on devait éprouver en brisant un si précieux travail artistique, on introduisit un ciseau de fer entre le corps et le couvercle du coffret, et, à grands coups de maillet, on parvint à soulever ce couvercle.

Le petit coffret contenait de l'or monnayé et des pierres précieuses, diamants, rubis, émeraudes et topazes, de différentes dimensions. L'or représentait une somme d'environ cent soixante mille livres. Les pierres précieuses devaient valoir beaucoup plus, mais aucun de la bande des chevaliers du poignard n'avait les connaissances nécessaires pour en déterminer la valeur d'une façon positive.

(A continuer.)